MICROFILMED 1994

CLEVELAND PUBLIC LIBRARY
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND, OH 44110-4006

GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT,
PHASE IV.

THE RESEARCH LIBRARIES
GROUP, INC.

Funded in part by the
NATIONAL ENDOWMENT
FOR THE HUMANITIES

Wandering Jew.
French

Histoire admirable
du Juif-errant

A Épinal

[183-?]

Reel: 71 Title: 6

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00071.06

Control Number: AER-9317
OCLC Number : 06124350
Call Number : W 381.54L W183p
Author : Wandering Jew. French.
Title : Histoire admirable du Juif-errant : lequel, depuis l'an 33 jusqu'à l'heure présente, ne fait que marcher; contenant sa tribu, sa punition, les aventures admirables qu'il a eues dans tous les endroits du monde; avec la Complainte.
Imprint : Épinal : Pellerin, [183-?].
Format : 23 p. ; 14 cm.
Note : Cover title: Histoire du Juif-errant.
Note : A chap-book; cf. J. J. Gielen. Wandelende Jood, 1931, no. 271; Charles Nisard. Hist. des livres populaires, 1854, v. 1, p. 553.
Subject : Chapbooks, French.
Subject : Wandering Jew.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/16/94
Camera Operator: AR



HISTOIRE

DU

JUIF-ERRANT.



HISTOIRE
ADMIRABLE
DU
JUIF-ERRANT,

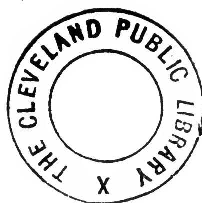
LEQUEL, DEPUIS L'AN 33 JUSQU'A L'HEURE PRÉSENTE,
NE FAIT QUE MARCHER;

CONTENANT:

Sa Tribu, sa Punition, les Aventures admirables qu'il a eues dans tous les endroits du monde;

AVEC LA COMPLAINTE.

A ÉPINAL,
CHEZ PELLERIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.



HISTOIRE ADMIRABLE
DU

JUIF-ERRANT.

COMME LE JUIF-ERRANT A ÉTÉ RECONNU AUX ENVIRONS DE LA VILLE DE HAMBOURG.

L'an de notre Seigneur 1633, l'évêque du Slevich voyageait par le pays de Wittemberg, pour aller à Hambourg, et de là poursuivait son voyage pour se rendre en une petite ville nommée *Salen*, pour aller rendre visite à un de ses amis nommé *Franciscus Eysen*, théologien, homme de grand esprit : étant arrivé, ils se firent compliment de part et d'autre, et se mirent à discourir en matière de controverse et de religion. Le discours étant tombé sur la prédication, M. Franciscus Eysen dit les paroles suivantes : *Messieurs, comme vous savez que, selon mon devoir, je suis obligé de faire mon sermon lundi prochain, qui est la fête des trois Rois, j'invite toute la compagnie à s'y trouver, vous me ferez un sensible plaisir; si vous trouvez quelque chose à corriger dans ma prédication, je vous prie de m'en faire part, je le recevrai comme venant de mes meilleurs amis.*

Le jour étant arrivé que M. Franciscus Eysen devait faire sa prédication, l'évêque avec les autres messieurs s'étant rendus dans l'église, prirent chacun leur place; le prédicateur voyant que l'évêque avait aussi pris la sienne, commença son sermon qui fut applaudi de chacun.

Pour venir à notre propos, vous devez savoir que le prédicateur faisant son sermon, l'évêque aperçut un homme, avec une grande barbe, fort vieux, qui n'était pas loin de lui, lequel avait une grande attention à la prédication, et chaque fois qu'il entendait le nom de Jésus, il frappait sur sa poitrine avec de grands

gémissemens ; l'évêque était plus attentif à le regarder qu'à entendre le prédicateur, s'imaginant qu'il avait quelque chagrin mortel sur le cœur ; enfin sa curiosité fut telle, qu'il fit signe à un de ses domestiques de s'approcher, et lui dit : Voyez-vous bien ce vieil homme? observez-le bien, et quand vous le verrez sortir de l'église, priez-le de ma part qu'il vienne à la maison de M. Eysen:

Sitôt que le prédicateur eut achevé son sermon, le valet observant son homme, voyant qu'il sortait hors de l'église, le suivit, et va l'accoster, le priant de venir parler à M. son maître, qui avait quelque chose à lui demander. Cet homme dit : J'en suis content, nous irons voir ce que votre maître veut de moi. Étant arrivés à la maison, on le mena dans la salle, où il y avait beaucoup de monde ; l'évêque lui demanda : Mon ami, de quel pays êtes-vous? Cet homme fit quelque difficulté pour lui répondre. L'évêque et toute la compagnie qui était présente, voyant bien quelque chose d'extraordinaire en cet homme, fut ravi de l'entendre ; c'est pourquoi l'évêque crut qu'il y avait quelque chose de secret en son cœur, qu'il ne voulait pas révéler, et il lui dit : Ne craignez rien, moi et toute la compagnie, qui est ici présente, sommes disposés entièrement à vous faire plaisir. Enfin cet homme, faisant un grand soupir, répondit ce qui suit : Je suis un bourgeois de Jérusalem, qui ne fait que marcher par tout le monde, et voilà passé mille années que je ne fais que me promener, sans voir la fin de mes souffrances : j'ai été en plusieurs occasions périlleuses sans pouvoir trouver la mort.

L'évêque, ayant entendu cela, lui dit : N'êtes-vous pas peut-être cet homme de qui on a tant écrit? Cet homme dit : Oui, et quand vous voudrez, messieurs, je vous conterai toute l'histoire de ma vie. Aussitôt que la compagnie eut ouï cela, elle dit qu'oui. En attendant on avait préparé le dîner, l'évêque fit asseoir cet homme à table proche de lui, et le repas étant fini, il commença à dire :

DE LA NAISSANCE DU JUIF-ERRANT.

Je suis né hors de la tribu de *Nephtalie*, mon nom est *Ahasuérus*, après la création du monde 3962, trois années avant que notre roi Hérode fit mourir ses deux enfans *Alexandre* et *Aristobule*, par ordre de l'empereur *Auguste*. Mon père était charpentier de son métier; ma mère était couturière, elle travaillait aux habits des lévites, lesquels elle savait broder en perfection; mes parens me firent apprendre à lire et à écrire, et quand je fus un peu plus avancé en âge, on me fit lire le livre de la loi et celui des prophètes; outre ces livres qu'on me donna, mon père en avait un grand qui était vieux et relié en parchemin, qu'il avait hérité de ses ancêtres, dans lequel j'ai lu des choses admirables; je vous en dirai quelque peu, à cause qu'il touche à mon histoire.

Quand notre premier père Adam et sa femme Eve eurent deux enfans, savoir : Caïn et Abel, ils crurent qu'un de ces deux enfans serait le Messie, et qu'il leur pardonnerait le péché de désobéissance : leur espérance s'évanouit bientôt, car Caïn tua son frère Abel, pour laquelle mort Adam pleura pendant cent ans; enfin, ayant encore eu plusieurs enfans, fils et filles, et voyant que le temps de sa mort approchait, il appela son jeune fils *Seth*, et lui dit : Allez-vous-en au Paradis terrestre, et demandez à l'ange Gabriel, qui est avec une épée flamboyante pour le garder, qu'il me laisse encore une fois entrer dedans avant de mourir. Seth, qui ignorait tout cela, y alla, trouva l'ange comme il lui avait dit, et fit son message. Mais l'ange lui dit : Votre père, ni vous, ni vos descendans n'entreront jamais dans le Paradis terrestre, mais bien dans le céleste. Ayant dit cela, il lui laissa voir de loin ce charmant lieu de beauté, où son père et sa mère avaient demeuré, et où ils avaient commis le péché de désobéissance; et quand Seth eut vu ce charmant séjour, il en fut surpris, et en eut une telle tristesse, qu'il se mit à pleurer, et que sa douleur fut fort vi-

Il s'en alla, mais l'ange le rappela, et lui dit : Votre père doit bientôt mourir : mais tenez, voilà trois pepins du fruit de l'arbre défendu, et lorsque votre père sera mort, mettez-lui ces trois pepins sous la langue, et enterrez-le ainsi. Seth s'en alla, et accomplit ce que l'ange lui avait commandé. Il faut savoir qu'au même endroit où Adam fut enterré, quelque temps après il crut trois arbres, qui, avec le temps, devinrent de plus grands en plus grands, jusqu'à ce qu'ils portèrent leurs fruits, qui étaient si beaux à voir, qu'on ne pouvait rien souhaiter de plus agréable à la vue ; mais qui étaient amers au goût et fort sablonneux : ils n'étaient pas mangeables, c'est pour cela que ces arbres sont demeurés là et qu'on n'en fit aucun cas. Quand nos ancêtres furent menés esclaves en Egypte, Moïse vit une forêt ardente où il parla à Dieu ; c'est dans la même forêt qu'il eut sa verge avec laquelle il fit tant de prodiges, comme en présence de Pharaon, il fit changer sa verge en serpent, fit ouvrir la mer, fit sortir une fontaine hors d'un rocher, et beaucoup d'autres miracles que vous pouvez lire dans la sainte Écriture.

Quand nos pères furent venus dans la terre promise, ils commencèrent à bâtir des villes et de grands châteaux pour se défendre contre leurs ennemis ; il faut savoir que lesdits arbres, dont nous avons ci-devant fait mention, étaient encore en leur même endroit ; ils étaient sur une montagne où la ville de Jérusalem fut bâtie, et ces arbres demeurèrent hors des murailles de la ville jusqu'à ce que le roi-prophète David, après la mort du roi Saül, les fit entourer de murailles, fit bâtir auprès une demeure pour lui, à cause que les fruits de ces arbres étaient extrêmement beaux à la vue, et il ne se pouvait rien voir de plus charmant. Une fois ayant cueilli trois de ces pommes, il en coupa une en deux, il n'y trouva rien autre que de la terre ; dans la deuxième il y trouva écrit *Chaschecab*, c'est-à-dire, *il accepte ceci en amour ;* dans la troisième, il y trouva toute la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, laquelle le roi-prophète a prédite dans ses

psaumes. Enfin, pour abréger l'histoire des différentes guerres entre les rois d'Israël et d'autres pays, la ville de Jérusalem fut détruite de fond en comble, après avoir été ruinée plusieurs fois; le palais de David était sur cette montagne, et lesdits arbres éloignés de ladite ville d'un quart de lieue, et cela est demeuré en son entier jusqu'à ce qu'Antipater, père du roi Hérode, fit abattre le palais et lesdits arbres, l'an 3939, pour rendre le terrain plus spacieux, qui était un endroit destiné pour faire mourir les malfaiteurs; et cette montagne est appelée *Golgotha.* Lesdits arbres furent menés dans la ville de Jérusalem, proche du temple, contre une grande muraille. Je me suis assis plusieurs fois dessus, et y ai joué avec mes camarades plus de mille fois; ce sont les mêmes arbres qui ont servi à faire la croix où notre Seigneur Jésus-Christ a été crucifié.

DES TROIS ROIS ET DE LA FUITE EN ÉGYPTE.

Pour revenir à mon premier propos, ayant aux environs de douze ans, j'ai entendu mon père dire à ma mère, qu'il venait d'arriver en la ville de Jérusalem, trois rois qui cherchaient après un roi nouvellement né, et cela à dessein de l'aller adorer; mais il n'y avait personne qui leur pût enseigner où cela était arrivé, que peut-être cela pourrait se trouver à Bethléem. Mais étant curieux de voir ces trois rois, je m'informai de la route qu'ils avaient prise, et les ayant suivis et trouvés dans le chemin qui allait à Bethléem, je les ai regardés tous trois. Un d'entr'eux était noir, d'une moyenne grandeur, mais les deux autres étaient fort robustes et fort grands; l'un était plus vieux que l'autre. Comme c'était l'après-midi qu'ils étaient partis hors de Jérusalem, la nuit les surprit, et il parut une étoile qui éclairait aussi fort que la lune, et qui paraissait aussi grande, laquelle nous mena en un certain chemin que je n'ai pu retrouver, tant la clarté de l'étoile m'avait ébloui: marchant ainsi la nuit, je m'aperçus que l'étoile s'arrêta sur une petite maison; les rois ayant aussi aperçu cela, descendirent de leurs

chameaux, et entrèrent dans ladite maison, en même temps les domestiques apportèrent leurs présens.

Croyant être dans une belle maison, et y étant entré avec toute la suite, je m'aperçus alors que ce n'était qu'une étable; ne pouvant rien voir, je me glissai entre les jambes des gens, et j'aperçus une femme tenant un petit enfant sur son giron, et les trois rois, qui étaient prosternés contre terre, lui firent l'adoration; je n'eus pas long-temps le plaisir de voir tout ce qui se passait, car par malheur pour moi, on me marcha sur la main, dont j'en saignai bien fort, ce qui m'obligea de me retirer avec grand'peine, à cause du grand monde qui était à la suite des trois rois, qui voulaient tous loger dans la ville de Bethléem. Aussitôt que j'aperçus l'aube du jour, je m'en retournai au logis, et fis un récit à mon père de ce que j'avais vu. Il fut fort surpris quand je lui dis que la femme que j'avais vue, et qui tenait un enfant sur son giron, était la femme du charpentier avec qui il avait travaillé à un certain bâtiment il n'y avait pas long-temps. O Dieu! cria mon père, c'est Joseph! Je lui répondis: Je ne sais pas son nom, mais je vous ai vu travailler ensemble à un tel bâtiment: car ils devaient travailler tous deux pour gagner leur vie. Quelque temps après, il y eut un bruit en la ville que le roi Hérode faisait chercher partout Jésus, le roi nouvellement né; mais ne pouvant le trouver, et étant irrité contre les trois rois, qui lui avaient promis de revenir, ce qu'ils n'avaient pas fait, il entra dans une telle rage, qu'il donna ordre d'égorger tous les enfans mâles nouvellement nés, jusqu'à l'âge de trois ans, sans épargner son propre fils, croyant par-là envelopper Jésus, et par cette voie être toujours roi. Dans ce temps Joseph eut une inspiration de fuir en Egypte avec l'enfant et la mère, ce qu'il fit, s'en allant sans dire adieu à personne, avec grande tristesse. Elisabeth, cousine de Marie, eut aussi nouvelle de faire de même avec saint Jean-Baptiste. Elle n'eut pas beaucoup de temps pour fuir, car les sol-

dats étant dispersés de tous côtés, faisaient un carnage horrible de tous ces innocens; elle s'enfuit hors de sa maison, et vit une montagne s'entr'ouvrir, elle se sauva dedans avec son fils; Zacharie s'étant sauvé dans le temple de Salomon, les soldats vinrent et lui demandèrent où sa femme et son fils étaient; il dit : Je n'en sais rien. Il fut incontinent massacré : son sang rejaillit sur l'autel, qui n'a jamais pu être effacé. Dans ce moment ma mère avait un fils de deux ans entre les bras, qu'elle arrosait de ses larmes, et le baisait tendrement; trois soldats sont entrés, qui le lui arrachèrent, le poignardèrent en ma présence, et puis le jetèrent par terre; quand cela fut fait, ils s'en allèrent.

Quelque temps après l'horrible carnage de ces petits innocens, le roi Hérode eut une grande maladie, avec une puanteur si horrible, que personne ne pouvait rester auprès de lui, ni voulait le servir : les vers sortaient de tous côtés et le rongeaient, qui peu à peu le mirent aux abois : de plus il avait une telle chaleur en son corps, qu'il lui paraissait qu'on lui brûlait les entrailles. Il avait une faim et une soif enragées; il fit tous les remèdes imaginables, mais tout cela ne le put assister. Voyant enfin qu'il fallait mourir, il fit appeler son premier ministre, et lui donna un ordre secret : que d'abord qu'il serait mort, il fît mourir tous les principaux grands du royaume, à cause que le deuil aurait été plus grand dans toute la Judée; mais tout cela n'a pas été exécuté, et l'on n'a eu aucun égard à ses commandemens, car tous les gens du pays eurent une joie extrême d'être délivrés d'un si méchant monstre. Quand ce roi dénaturé fut mort, sainte Elisabeth revint chez elle avec son fils; et ayant appris la mort de son mari, elle tomba évanouie : on la croyait morte, parce qu'elle demeura trois jours sans sentiment; chacun l'allait voir, moi aussi avec mon père, et quand nous fûmes là, elle revint de son évanouissement, et commença à gémir et à se lamenter sur la mort de son mari. Peu après revinrent aussi saint Joseph et la sainte Vierge Marie, et ils ne demeurèrent pas à Naza-

lem, mais dans une petite ville nommée *Nazareth*, pas loin de Jérusalem; ils venaient tous les jours de solennité au temple où j'ai vu plusieurs fois Jésus entre les bras de sa sainte mère.

DES SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST, DE LA VIE DE JUDAS, ET DE LA PUNITION DU JUIF-ERRANT.

Quand le Juif-Errant eut un peu repris haleine, toute la compagnie étant fort attentive à son discours, M. Franciscus Eysen le pria de poursuivre sa narration, pour savoir la fin de l'histoire du Juif-Errant; ce qu'il fit de cette manière:

Saint Jean ne fut pas sitôt mort, que Jésus-Christ vint prendre sa place et prêcha; moi-même j'ai été à sa prédication plus de trente fois; partout il appela des gens à lui qui le suivirent; il faisait plusieurs grands miracles. Je l'ai vu guérir les aveugles et la résurrection du Lazare; j'ai mangé des cinq pains et de ses deux poissons, qui fut un grand miracle; car moi seul j'avais bien la valeur d'un poisson et du pain à proportion : considérez que nous étions 5000 personnes, et l'on remplit encore douze corbeilles qu'on emporta. Dans ce même temps les prêtres de la loi résolurent entr'eux de prendre Jésus; mais ils ne savaient de quelle manière réussir; ils craignaient le peuple, qui était fort porté pour Jésus, comme il est arrivé le jour des Rameaux, lorsqu'il fit son entrée à Jérusalem sur une ânesse. Les habitans, pour faire honneur à Jésus, coupèrent des branches de palmiers et autres arbres, d'autres leurs vêtemens, et les mirent dans les rues par où il devait passer, et ils criaient : Salut et gloire au fils de David; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Les applaudissemens du peuple animèrent de plus en plus les ennemis de Jésus, et après survint Judas, un des disciples de Jésus, lequel vendit son maître pour la valeur de trente deniers. Aux environs d'onze heures, j'entendis grand bruit dans la rue, je m'en vins à la porte pour voir ce qu'il y avait, et vis beaucoup de gens qui me dirent

qu'on allait prendre Jésus dans le jardin de *Getksemani.* D'abord que j'eus entendu cela, je pris ma lanterne pour aller avec les autres, pensant que je verrais là quelque chose d'extraordinaire, comme en effet il arriva. Quand nous fûmes arrivés là, Jésus n'eut pas sitôt prononcé quelques paroles, que nous tombâmes tous à la renverse, comme si c'eût été un coup de foudre, même un homme étant proche de moi, tomba sur ma lanterne et la rompit en cent pièces. On prit d'abord Jésus, on le lia et on le mena devant le grand-prêtre; là il fut très-bien examiné, mais il ne trouva rien à sa charge. Je m'en allai à la maison pour prendre un peu de repos; le matin je ne fus pas plutôt éveillé, qu'on me dit que le traître Judas s'était pendu; je m'en allai à l'endroit où il était pendu, je le vis, et ses boyaux lui sortaient hors du ventre. Je vous conterai sa généalogie.

Son père était sorti de la tribu de Ruben, il était jardinier, et faisait quelque négoce en terre et en arbres; quand sa mère fut enceinte de son dernier enfant, qui était le même Judas, elle songea qu'elle enfantait un fils qui avait une couronne en sa main, laquelle couronne il jeta à terre et la brisa avec les pieds; de là ce même enfant alla proche de son père, qu'il tua: quand cela fut fait, il s'en alla au temple, où il brisa tous les ornemens, tuant, volant ce qui était de quelque valeur, et puis s'en alla. Sa mère étant éveillée et fort alarmée d'un si terrible rêve, le conta à son mari, qui alla demander partout ce que pouvait signifier un tel songe: à la fin on lui dit qu'il aurait un fils qui tuerait un roi et son père, et aurait une grande passion pour amasser de l'argent, à tel effet qu'il ferait toutes les méchancetés imaginables. Quand le père de Judas eut entendu cela, il fut fort triste; et pour éviter un si grand malheur et le prévenir, ils prirent la résolution entre eux de mettre l'enfant, dès le moment qu'il serait né, dans une cassette sur la rivière, afin que le courant de l'eau l'emmenât; cela arriva comme ils avaient projeté. Judas étant âgé de dix jours, fut porté par son père

sur la rivière du Jourdain, qui se décharge dans la mer Méditerranée. Cette cassette, où Judas était dedans, fut poussée par le vent dans l'île de Candie. Le roi de cette île, se promenant avec sa femme, aperçut cette cassette flotter sur l'eau, il la fit chercher pour voir ce qu'il y avait dedans; elle fut ouverte, et on y trouva un bel enfant, auquel on donna quelques rafraîchissemens pour le fortifier, parce qu'il était fort débile. Le roi donna ordre qu'il fût élevé. Quand il eut atteint l'âge de six ans, il le fit nommé *Judas*, parce qu'on voyait à ses habillemens que c'était un enfant juif.

Judas fut élevé avec le fils du roi pour lui servir de compagnie, le jeune prince étant un an plus vieux que lui; quand ils vinrent plus en âge, il remarqua que Judas dérobait de l'argent ou quelqu'autre chose, par ainsi qu'il s'accoutumait à dérober. Le jeune prince le dit au roi son père, lequel fit appeler Judas et le fit incontinent fouiller; on lui trouva de l'argent, des bagues de grand prix, et quelques joyaux qu'il avait pris à la reine et au prince : le roi le fit fouetter, et puis il dit : Vous n'êtes pas mon fils, encore que vous en portez le nom; vous n'êtes qu'un enfant trouvé, qu'on a tiré hors de l'eau, et vous n'avez été élevé à la cour que par charité. Judas, à ces paroles, eut une telle rage au cœur de n'être point ce qu'il pensait être, qu'il prit la résolution d'en tirer vengeance, parce qu'il s'imaginait que le jeune prince était cause de son malheur. Il épia le moment et comment il s'y prendrait; l'occasion se présenta bientôt : étant allés se promener ensemble, et arrivant dans un petit bois, il prit une bûche, et lui en donna un si grand coup sur la tête, qu'il le tua. Ayant fait cela, il prit la fuite du côté de la mer, où il trouva un vaisseau qui allait en Egypte; de là il revint à pied à Jérusalem, où il trouva l'occasion de se mettre en service près d'un grand seigneur, parce qu'il était circoncis, ce qu'il ne savait pas lui-même : on lui apprit la loi des Juifs et les coutumes d'Israël.

Quelque temps après, son maître l'envoya acheter

des pommes, et lui enseigna la maison ; c'était justement celle de son père, mais il ne la connaissait pas ; et comme il avait toujours envie d'amasser de l'argent, il monta sur la muraille du jardin, et commença à cueillir des pommes ; son père se trouvant là par hasard, lui dit : Pourquoi venez-vous me voler mes pommes? et lui dit encore quelques autres paroles piquantes, de quoi Judas entra en fureur, le prit par la tête, et lui donna tant de coups qu'il le laissa pour mort, puis il prit ses pommes et s'en alla. Le lendemain sa mère vint faire ses plaintes à son maître, et lui dit que son mari était à la mort des coups que Judas lui avait donnés. D'abord on le mit en justice, et on lui donna cette sentence, que d'abord qu'il serait mort, il épouserait la veuve : ce qui est aussi arrivé peu de temps après ; par ainsi Judas se maria avec sa propre mère, et puis on lui donna le surnom *Iscarioth*, qui signifie en notre langue, *meurtrier* ou *homicide*. Il vécut long-temps avec sa mère, et a été connu sous le nom de *Judas Iscarioth*.

Judas vivant ainsi avec sa mère, il arriva qu'allant se coucher et ôtant ses bas, sa mère aperçut que les deux doigts du milieu était attachés ensemble ; elle fit un grand cri en disant : O Seigneur ! je vois que mon songe n'est que trop véritable et qu'il est accompli. Car les orteils de l'enfant qu'ils avaient mis en la rivière étaient aussi ensemble ; et plus cette femme regarda Judas, plus elle trouva en sa physionomie que c'était son fils ; et ce qui le vérifia encore mieux, c'était une tache grise qu'il avait aux tempes comme son enfant avait pareillement ; et voilà comme Judas fut reconnu.

Dans ce temps, Jésus prêcha au peuple qu'il devait faire pénitence, et il fut conseillé à Judas et à sa femme de suivre Jésus ; mais il délaissa sa femme, qui était sa mère, et devint un des douze apôtres de Jésus-Christ, lequel après vendit son maître et seigneur pour trente deniers, puis se pendit, comme j'ai dit ci-devant.

Le temps approchant que Jésus-Christ devait être crucifié, l'on vit toute la ville en trouble : les gens couraient les rues, les uns par-ci, les autres par-là ; de plus

la grande fête de Pâques approchait, il n'y avait pas de temps à perdre ; les ouvriers de la ville eurent ordre de faire une croix, la sentence étant donnée que Jésus devait être crucifié, ils prirent lesdits trois sommiers comme j'ai dit ci-devant, savoir : les arbres qui étaient crus des pepins qui avaient été mis sous la langue d'Adam après sa mort. Quand la croix fut achevée, on la mit sur les épaules de Jésus, pour être portée à la montagne du Calvaire, qui était le lieu où l'on faisait mourir les malfaiteurs. J'étais à ma porte, et vis les gens courir, en disant : On va crucifier Jésus. Je pris mon enfant sur mes bras pour le lui faire voir : je vis Jésus qui venait chargé d'une pesante et longue croix ; tout en chancelant, il vint devant ma porte, et voulait un peu se reposer ; moi, prenant cela pour un grand affront, j'ai dit à Jésus-Christ ces paroles fort aigres : *Allez, allez, allez-vous-en de ma porte ; je ne veux pas qu'un scélérat se repose là.* D'abord Jésus me regarda d'un air triste, et répondit : *Je vais, et reposerai ; vous, vous marcherez et ne reposerez pas ; vous marcherez tant que le monde sera monde, et cela jusqu'au jour du dernier jugement. Alors vous me verrez assis à la droite de mon Père pour juger les douze tribus des Juifs qui me crucifieront.* D'abord j'ai mis mon enfant en bas, et j'ai suivi Jésus. La première femme que je vis, ce fut sainte Véronique qui vint essuyer la face de Jésus avec un linge, où elle demeura empreinte ; un peu plus loin, je vis Marie et d'autres femmes qui pleuraient, et vis passer un ouvrier qui avait une manne avec des clous et un marteau ; il prit un de ces clous, et l'approcha du nez de Marie, en disant : Voyez, femme, c'est avec ces clous que votre fils sera cloué. Je m'en allai avec lui jusqu'à la montagne ; étant venu là, ils prirent la croix et la mirent par terre, puis ils enfoncèrent de grands clous dans le temps que les autres valets du bourreau dépouillèrent Jésus. Etant dépouillé tout nu en présence de tout le monde, aucun ne détournèrent leurs yeux pour ne point voir un si triste spectacle ; d'autres riaient et s'en moquaient. Marie, ôtant le linge

de sa tête, l'envoya pour couvrir la nudité de Jésus. On le crucifia, et la croix fut posée dans le même endroit où Adam avait été enterré, et là où étaient les arbres dont j'ai parlé. Après que Jésus eut prononcé quelques paroles, il mourut; alors l'air s'obscurcit, et il survint une grande tempête; les morts sortirent de leurs tombeaux, les rochers se fendirent, et au pied de la croix la terre se fendit en deux. Longin vint avec une lance, et perça le côté de Jésus qui était mort; il sortit encore du sang de la plaie, et ce sang coula dans la fente qui était au pied de la croix, lequel précieux sang arrosa les corps d'Adam et d'Eve, lesquels avaient été là enterrés, et qui étaient réduits en cendres. Longin était borgne : sitôt qu'il eut percé le côté de Jésus-Christ, il coula du sang sur sa main, et sentant quelque chose à son œil, il le frotta avec sa main ensanglantée, et d'abord il recouvra la vue, quelque temps après il se fit baptiser, et il est mort martyr.

Quand le Juif-Errant eut un peu reposé, et que chacun de la compagnie eut dit son sentiment sur son histoire, il recommença en disant : Aussitôt que Jésus-Christ fut mort, je jetai la vue sur la ville de Jérusalem pour la voir encore une fois, car j'étais comme contraint de la délaisser; par ainsi je commençai mon voyage, et ne savais pas où j'allais : je passai de hautes montagnes; partout où je vais je n'y saurais rester jusqu'à l'heure que je vous parle. Messieurs, en faisant une profonde révérence à toute la compagnie, il me semble que je suis sur des charbons ardens; encore bien que je sois assis, mes jambes se remuent : pour le dormir, je n'en ai pas besoin, car je ne dors jamais. Enfin, pour abréger, je poursuivis mon voyage; ayant marché quelques jours, je me trouvai en Egypte, de là je m'en allai à Azirut, c'est l'endroit où les enfans d'Israël passèrent la mer Rouge à pied sec; d'Azirut je m'en allai en Amérique. Dans l'île de Candie, les gens vont tout nus, hormis qu'ils se couvrent les parties d'une peau de bête sauvage. De là je m'en allai à Malhado, où je vis un père qui écartelait sa fille, et en jetait les pièces

sur les campagnes, que les oiseaux vinrent manger, et cela était un sacrifice pour les dieux. De là je m'en allai au Mexique : les gens de ce pays adorent Dieu et le diable ; ils adorent Dieu, afin qu'il leur donne toute sorte de prospérité ; ils adorent le diable, afin qu'il ne leur fasse aucun mal ; ils ont encore d'autres dieux particuliers : ils prennent un homme tout en vie, ils lui ouvrent le ventre avec un couteau et lui arrachent le cœur ; le sang qui en découle ils le mettent dans un pot, et de cela en font un pâté qu'ils brûlent, et voilà le sacrifice des Mexicains. De là je m'en allai au Japon ; là je vis une mère qui tua ses deux enfans, parce qu'elle ne pouvait leur donner la subsistance, et ces meurtres sont permis en ces pays-là : quand un père et une mère ne peuvent nourrir leurs enfans parce qu'ils n'en ont pas le moyen, ils peuvent les tuer. De là je pris ma route par Cuba, et parcourus toute l'Amérique : je vins en Afrique, et de là en Lybie ; là je vis tout le contraire, car les femmes sont maîtresses ; elles apprennent toutes sortes d'exercices militaires, tant pour le combat que pour la chasse ; elles vont en campagne pour chercher leurs ennemis, et leurs maris demeurent au logis pour faire leurs ménages et garder leurs enfans : il faut remarquer que ce ne sont que des filles, car pour les fils on les tue, on n'en garde qu'un par famille ; car c'est une loi entr'elles de tuer tous les mâles, et par ainsi elles restent toujours maîtresses ; elles ont leur reine qui les commande, et quand elles ont atteint l'âge de douze ans, on leur coupe le sein droit, afin qu'elles tirent de l'arc plus aisément ; elles sont appelées *Amazones*. De là je m'en allai en Canarie : quand les jeunes hommes se marient, c'est la coutume que la jeune épouse dort la première nuit avec le prince, pour avoir l'honneur d'être du parentage. De là je m'en allai au royaume de Barca ; là je vis le temple de Jupiter Ammon : c'est dans ce temple où la statue d'Alexandre-le-Grand fut posée pour y être adorée comme une divinité. De là je m'en allai dans le désert de Zaara, où on marche bien cent lieues avant de pouvoir trouver une goutte d'eau.

Après avoir traversé bien du pays, je vins en Europe, et de là en Libanie, où je vis un jeune homme se pendre; la raison de cela c'était qu'il avait commis un meurtre, et pour cela il devait se pendre lui-même, c'est la coutume ordinaire du pays. De là je vins en Italie, et de là à Rome, où il y avait beaucoup de chrétiens que je vis martyriser pour la foi. Ensuite je vins à Samagote : là le fils se marie avec la mère quand le père est mort, la fille avec le père, les frères avec les sœurs; c'est la coutume du pays. Après avoir vu tout cela, je fus en Moscovie; ils brûlent les corps morts; dans le même endroit où il y a eu un corps brûlé, ils apportent tous les jours à boire et à manger pour donner quelques rafraîchissemens à l'âme du défunt. Puis je passai une rivière qu'on appelle le *Rhin*, et j'aperçus une petite ville qu'on appelle *Cologne*; là je vis la statue d'un grand homme, qui était d'argent massive, c'est une de leurs principales divinités; il y venait des pélerins de tous les endroits, et cela par mille et mille : ils appelaient cette statue *Teutis*. Je passai en France et vins à Marseille; là je m'embarquai sur un vaisseau, et vins en Asie : poursuivant mon chemin, je vins encore une fois en Judée, où je ne trouvai plus ni parens ni amis, car il y avait déjà cent ans passés que je ne faisais que me promener; aussi j'avais un grand chagrin de vivre si long-temps. Je délaissai encore une fois Jérusalem, puisqu'il n'y avait plus personne qui me connaissait, avec intention de me mettre dans tous les dangers imaginables pour y perdre la vie, car j'avais un mortel ennui de vivre si long-temps : mais tout ce que je fis fut peine perdue, parce que la parole de Dieu devait être accomplie; je me suis trouvé en plusieurs batailles, et j'ai reçu plus de deux mille coups d'épée et d'arquebuse, sans pouvoir être blessé, étant invulnérable; mon corps est dur comme un rocher, toutes les armes qui se puissent imaginer ne sauraient me nuire; j'ai été sur mer, et plusieurs fois j'ai fait naufrage; je suis sur l'eau comme une plume, et ne me saurais noyer. Pour le boire et le manger je m'en passe fort bien; pour les

maladies je n'en ai jamais, et ne puis mourir; j'ai déjà parcouru le monde quatre fois, et j'ai vu de grands changemens partout, des pays ruinés, des villes bouleversées, que je serais long-temps à vous raconter.

Quand le Juif-Errant eut fini son histoire, il se leva pour s'en aller; l'évêque lui dit de rester encore un peu, et lui présenta de l'argent pour faire son voyage; mais le Juif-Errant lui répondit: Je n'en ai pas besoin, je peux facilement demeurer plusieurs années sans boire ni manger, encore que je sais le faire aussi bien qu'un autre; touchant mes habillemens, bas et souliers, je n'en ai pas besoin, parce qu'ils ne s'usent jamais. Et en faisant une profonde révérence à toute la compagnie, il se remit en marche pour la cinquième fois.

COMPLAINTE DU JUIF-ERRANT.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux!

Dans Paris la grande ville,
Des bourgeois en passant,
D'une humeur fort docile,
L'accostèrent un moment:
Jamais ils n'avaient vu
Un homme si barbu.

Un habit très-difforme
Et très-mal arrangé,
Leur fit croire que cet homme
Était fort étranger,
Portant comme ouvrier
Un simple tablier.

Ils lui dirent: Bonjour, maître,
De grâce accordez-nous
La satisfaction d'être
Un moment avec vous:

Ne nous refusez pas,
Retardez donc vos pas.
Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur,
Jamais je ne m'arrête
Ni ici, ni ailleurs :
Par beau ou mauvais temps
Je marche incessamment.
Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard,
D'un pot de bière fraîche
Vous prendrez votre part :
Nous vous régalerons
Du mieux que nous pourrons.
J'accepterais de boire
Plus d'un coup avec vous,
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout :
Je suis, en vérité,
Confus de vos bontés.
De savoir votre âge,
Nous sommes tous curieux,
A voir votre visage,
Vous paraissez fort vieux :
Vous avez bien cent ans,
Vous montrez bien autant.
La vieillesse me gêne,
J'ai bien dix-huit cents ans,
Chose sûre et certaine,
Je passe encore trente ans :
J'avais douze ans passés,
Quand Jésus-Christ est né.
N'êtes-vous pas cet homme
De qui l'on parle tant,
Que l'Écriture nomme
Isaac, Juif-Errant?
De grâce, dites-nous,
Si c'est sûrement vous?
Isaac Laquedem,

Pour nom me fut donné,
Né dans Jérusalem,
Ville bien renommée :
Oui, c'est moi, mes enfans,
Qui suis le Juif-Errant.

Juste ciel! que ma ronde
Est pénible pour moi!
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois :
Chacun meurt à son tour,
Et moi je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivières, les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Les montagnes, les côteaux,
Les plaines et les vallons,
Tous chemins me sont bons.

Je n'ai point de ressource,
Je n'ai maison ni bien,
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen :
En tous lieux, en tous temps,
J'en ai toujours autant.

Nous pensions comme un songe,
Le récit de vos maux,
Nous traitions de mensonge,
Tous vos plus grands travaux :
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous êtes donc coupable
De quelque grand péché,
Pour que Dieu tout aimable
Vous ait tant affligé :
Dites-nous l'occasion
De cette punition.

C'est ma cruelle audace
Qui cause mon malheur;
Si mon crime s'efface,
J'aurai bien du bonheur :

J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.
Allant sur le Calvaire,
Jésus, chargé de sa croix,
Me dit en débonnaire,
Passant devant chez moi :
Veux-tu bien, mon ami,
Que je repose ici?
Moi, cruel et rebelle,
Je lui dis sans raison,
Pars, âme criminelle,
De devant ma maison :
Avance et marche donc,
Car tu me fais affront.
Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant :
Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans :
Le dernier jugement
Finira ton tourment.
De chez moi, à l'heure même,
Je sortis bien chagrin,
Avec douleur extrême
Je me mis en chemin :
Dès ce jour-là je suis
En marche jour et nuit.
Messieurs, le temps me presse,
Adieu la compagnie,
Grâces à vos politesses,
Je vous en remercie;
Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

FIN.

LE JUIF-ERRANT.